



ATHÉNÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS DE GENÈVE

SPÉCIAL :
ÉNERGIE VERTE



Le bois, pétrole du pauvre (Voir p.7 ss.)

N° 21

3^{me} année
septembre 1980

5 fr. le numéro

Ont contribué (parfois involontairement) à ce numéro :

MM. Winston CHURCHILL, Charles CRAMER, Eliahu BEN ELISSAR,
Alexis IEVLEFF, Paul LADAME, Olivier LONG, William GEISENDORF,
Roland JAYET, Jacques MIÈGE, Jean von MÜHLENEN et
William E. RAPPARD.

La Direction du

CRÉDIT SUISSE

apporte ses félicitations et ses vœux

à la

Classe de l'industrie et du commerce

de la

SOCIÉTÉ DES ARTS DE GENÈVE



CREDIT SUISSE
CS

Mais il arrive aussi qu'en Extrême-Orient un DC-10-30 de Swissair vole vers la Suisse.

Colombo - Singapour - Djakarta

Bombay - Bangkok - Hong-kong

Bombay - Bangkok - Manille

Tokyo - Hong-kong - Karachi

Djakarta - Singapour - Bombay

Singapour - Colombo - Bombay

Beijing - Bombay

Ponctuellement, quotidiennement, un DC-10-30 de Swissair (avec 8 sièges par rangée au lieu de 9 - donc davantage d'espace pour ses passagers) quitte Genève ou Zurich pour l'Extrême-Orient.

Pour Djakarta, par exemple, la dernière en date des quelque 90 destinations de Swissair à travers le monde. Et cela, 2 fois par semaine. Ou pour Singapour ou Karachi desservies désormais 3 fois par semaine. Ou pour Manille, 2 fois par semaine. Ou pour Bombay, 7 fois par semaine. Ou pour Colombo, 2 fois par semaine. Ou pour Bangkok, 4 fois par semaine. Ou pour Hong-kong, 5 fois par semaine. Ou pour Tokyo, 3 fois par semaine. Ou pour Beijing, 1 fois par semaine.

A peine arrivés en Extrême-Orient, nos DC-10-30 décollent à nouveau, ponctuellement. Avec à bord des passagers tout heureux de découvrir l'hospitalité helvétique, sans pour autant se rendre nécessairement en Suisse. Du moins pour l'instant. Ils apprécient tellement les commodités que leur offre notre réseau et ses nombreuses liaisons intérieures qu'ils nous considèrent parfois comme «leur» Swissair d'Extrême-Orient.

Par exemple, lors d'un vol de Bombay à Bangkok, de Bangkok à Hong-kong. Ou de Bombay à Bangkok en continuant sur Manille. Ou de Tokyo à Hong-kong, de Hong-kong à Karachi. Ou de Bombay à Beijing. Ou de Singa-

pour à Colombo, de Colombo à Bombay.

Nos DC-10-30 ne pourraient bien sûr pas décoller ponctuellement de Genève ou de Zurich vers l'Extrême-Orient s'ils n'en revenaient pas de temps en temps.

Il est donc tout à fait possible qu'une fois ou l'autre, vous en observiez un regagnant la Suisse.

Swissair ou votre agence de voyages IATA se fera un plaisir de vous fournir de plus amples renseignements.

Horaires d'été, dès le 1er avril 1980.

AU SOMMAIRE DU PRESENT NUMERO :

- Editorial	3
- F.T. WAHLEN : Introduction au débat sur l'Energie verte	5
- Jacques MIEGE : L'Energie verte ou le Pouvoir des plantes	7
- William E. RAPPARD : Comment et pourquoi Genève devint le siège de la Société des Nations,	11
- Programme du Semestre d'hiver de l'Université du IIIe Age	12
- William GEISENDORF : Le 5 ^{me} anniversaire d'UNI ³	13
- Winston CHURCHILL : Sept.1940 : le tournant de la guerre	17
- Alexis IEVLEFF : Le mensonge olympique	19
- Charles CRAMER : Un Genevois chez les Peaux-Rouges (2).....	21
- Roland JAYET : Liens de parenté de Gabriel CRAMER et de Charles CRAMER ...	23

A L'AFFICHE DE L'ATHÉNÉE

Les Classes I+C et A+A réunies présentent :

Lundi 22 septembre
20 h. 30

L'ÉNERGIE VERTE OU LE POUVOIR DES PLANTES

Par le prof. Jacques MIEGE, de l'Université de Genève

Lundi 20 octobre
20 h. 30

SUISSE ROMANDE - SUISSE ALÉMANIQUE : QUEL MALAISE ?

Débat public avec la participation de :

- Gérard F. BAUER et
- Armin W. ROTH, présidents des groupes d'études institués par la Nouvelle Société Helvétique.

La Classe Industrie et Commerce annonce :

Lundi 3 novembre
20 h. 30

BANQUES DE DONNÉES & PROTECTION DE LA SPHÈRE PRIVÉE

Avec la participation de MM. Levrat, Petitpierre et Delley et la collaboration de l'ASSPA.



ATHENEE

Editeur et Rédacteur responsable : Paul A. LADAME

Rédaction et administration : Palais de l'Athénée,
2, rue de l'Athénée, 1205 Genève - Tél. (022) 20 41 02

Imprimerie : Studer SA, 5, route des Jeunes
1211 Genève 26 - Case postale 228

Abonnements Suisse : 10 numéros: Fr. 40.—

Abonnements Etranger : Veuillez demander le tarif de l'envoi à la Poste.

Compte de chèques postaux N° 12-6680 Genève

LA SOCIÉTÉ DES ARTS DE GENÈVE, fondée en 1776, comporte trois Classes :

- Agriculture et Art de Vivre;
- Beaux-Arts;
- Industrie et Commerce.

SON SIÈGE EST AU PALAIS DE L'ATHÉNÉE
2, rue de l'Athénée, CH - 1205 Genève
Tél. (022) 20 41 02



Les articles publiés dans ATHÉNÉE n'engagent que leurs auteurs et ne reflètent pas nécessairement l'opinion de la Société des Arts.

La rédaction est heureuse de recevoir des lettres de ses lecteurs. Elle n'est pas responsable des envois non sollicités.



Photo F.-H. Jullien.

Première Assemblée de la Société des Nations, le 15 novembre 1920, à la Salle de la Réformation.

(Voir p. 11 ss)



ATHENEE commence, avec ce numéro, sa troisième année et voudrait tout d'abord remercier ses fidèles lecteurs, ceux des deux Classes de la Société des Arts pour lesquelles l'abonnement est compris dans leur cotisation. Et tout particulièrement ceux, de plus en plus nombreux, qui souscrivent un abonnement alors même que la Classe des Beaux-Arts ne s'est pas encore ralliée à ce système ; ou ceux qui ne sont pas membres de notre Société. A souligner, enfin, le nombre croissant d'abonnements offerts par certains de nos collègues à des amis, parents ou connaissances. Deux grandes banques, le Crédit Suisse et l'Union de Banques Suisses souscrivent, en plus de leurs pages publicitaires, une douzaine d'abonnements, fort appréciés de leurs clients. C'est un exemple à méditer par tous ceux - médecins, dentistes, régisseurs, avocats, etc - qui ont une salle d'attente. Voilà, certes, un excellent moyen de soutenir nos efforts. Merci à tous, pour leur appui passé, présent et futur.

La date du 15 septembre, à laquelle notre revue doit être mise en circulation, est une date mémorable entre toutes. Nous y avons pensé, le soir des Fêtes de Genève, quand les Red Arrows vrombissaient, en un carrousel hallucinant, au-dessus de la rade. Car c'est ce jour-là, il y a quarante ans, que leurs aînés ont gagné la bataille d'Angleterre. Cette victoire sur la Luftwaffe de Göring a été le véritable tournant de la Deuxième guerre mondiale. Churchill ne s'y est pas trompé, comme on pourra le lire dans une page de ses Mémoires que nous reproduisons dans ce numéro.

La saison 1980-1981 débutera avec la conférence du professeur Jacques Miège sur l'Energie verte, ou le Pouvoir des plantes (Palais de l'Athénée, lundi 22 septembre à 20 h. 30). Vu son intérêt général, cette conférence sera patronnée conjointement par les Classes Industrie & Commerce et Agriculture et Art de Vivre. Dans le présent numéro nous publions la suite de l'article d'introduction du professeur Miège, dont la première partie a paru dans le numéro 19 du mois de mai.

Il en sera de même lors de la prochaine manifestation. Le débat du 20 octobre sur Suisse Romande et Suisse Alémanique : quel Malaise ?, avec la participation des



deux rapporteurs de la Nouvelle Société Helvétique : Gérard F. Bauer pour ce côté et Armin W. Roth pour l'autre côté de la Sarine. Non seulement les deux Classes, I+C et A+A patronneront cette soirée, mais le Groupe de Genève de la N.S.H. a été invité à se joindre à elles. De nombreuses personnalités, d'ailleurs, sont membres des deux sociétés, dont l'activité est complémentaire.

Autre complémentarité que nous tenons à souligner dans ce numéro : celle de l'Université du Troisième Age, dont le programme, qui se déroule l'après-midi en l'auditoire Piaget d'Uni.II, complète très heureusement celui des Classes de notre société, et celui de bien d'autres sociétés encore, dont l'utilité publique est indéniable. Il y en a qui préfèrent travailler en vase clos. C'est leur droit le plus strict. En ce qui nous concerne, nos amis le savent bien, nous estimons que, s'il y a certainement place pour tous sous le soleil de notre petite République, chacun gagnerait grandement à ce que les activités soit un tant soit peu coordonnées. Et d'abord le public ! Car le fait est que, dans une agglomération d'environ 300'000 habitants, il n'y a guère plus de 10% - soit 30'000 personnes - qui s'intéressent à des questions de culture générale dépassant leur train train quotidien, la plupart de façon purement passive. De ceux-là il n'y en a de nouveau plus que 10% environ qui s'intéressent de façon active, au point d'acheter un livre dont la lecture exige un effort de concentration, au point de s'abonner à une revue aussi sérieuse que la nôtre, au point, enfin et surtout, de se déplacer le soir pour aller écouter un orateur, ou participer à un débat public, en s'informant au préalable du sujet qui sera traité et enfin, last but not least, en s'arrachant à la fascination de la télévision, aux délices d'un bon livre, aux charmes de la conversation ... ou tout simplement aux bras de Morphée. Ils sont ainsi peut-être trois mille dans notre bonne ville de Genève et ses environs, qui se répartissent entre toutes les sociétés dites culturelles, ou sociales, ou politiques, ou civiques, ou artistiques, ou scientifiques, ou académiques, ou sportives et j'en passe. Toutes les sociétés ont à peu près le même public. La plupart des gens font partie de plusieurs sociétés. Ils doivent donc établir une hiérarchie des loyautés, des amitiés, des valeurs. Rares sont les sujets demandant réflexion qui attirent plus d'une centaine de personnes. Plus rares encore sont les orateurs non seulement capables d'en parler en se plaçant au niveau de leur auditoire, mais disponibles et volontaires, dévoués et désintéressés.

Pourtant, ces activités dites culturelles sont indispensables. Car il y a toute une élite qui a besoin de cette participation active à l'information, que les Mass Médias sont par définition incapables d'offrir. Ces activités ont besoin de coordination. Voilà pourquoi nous sommes heureux, dans le présent numéro, de féliciter chaleureusement le Comité de l'Université du IIIe Age et son président, le professeur William Geisendorf, pour le cinquième anniversaire de leur si bénéfique entreprise. Nous publions quelques photos prises lors de cet anniversaire en juin, le programme de la saison qui s'ouvre et, pour accompagner le premier débat qui se déroulera à l'UNI II le 15 octobre (commémoration de l'installation à Genève de la Société des Nations il y a soixante ans) nous donnons la parole à notre maître vénéré, William E. Rappard, qui a joué à l'époque un rôle déterminant dans la décision du président des Etats-Unis Woodrow Wilson.

Nous consacrons ensuite un papier à l'une des pages les plus glorieuses de l'Histoire européenne : la Bataille d'Angleterre, vue par Winston CHURCHILL ; et un autre papier à l'une des plus minables : l'attitude occidentale face au tout récent Mensonge Olympique.

Enfin, pour nous remettre de bonne humeur, ce sera la suite de notre passionnant roman-feuilleton !

Bien sincèrement vôtre

L'ÉNERGIE VERTE

Une introduction
du Prof. F. T. WAHLEN

a. CONSEILLER FÉDÉRAL



Zürich, den 16. Juli 1980

Sehr geehrter, lieber Herr und Frau,
Ich habe mit grossem Interesse die letzte
Nummer der "Abhänge" gelesen, und danke Ihnen
sicherlich für Ihre Beiträge. In meiner
Eigenschaft als Ehrenmitglied sende ich
Ihnen diese Arbeit als Beitrag zur Diskussion.

Yvan F. T. Wahlen.

" En ma qualité de membre honoraire de la Classe de l'Agriculture et de l'art de vivre de la Société des Arts, je vous envoie ci-joint un travail rédigé en 1944. Ce sera ma contribution à la discussion sur l'Energie verte."

La fabrication du carburant-alcool n'est qu'un exemple parmi beaucoup d'autres de l'exploitation de l'énergie solaire absorbée par les plantes, pour une meilleure organisation de la Société, en même temps qu'une utilisation plus rationnelle et plus économique des richesses de la terre.

Les soins plus scrupuleux accordés aux forêts, dans le but, ici également, de couvrir la plus grande partie des besoins par un reboisement continu, est un second point important. En troisième lieu, soulignons les possibilités si variées d'utilisation du soja, qui peut fournir des résines artificielles, des fibres et toutes sortes de produits, en quantités inimaginables, capables de remplacer le charbon.

Un pays isolé, surtout la Suisse, avec son territoire agricole si petit, ne peut certes pas s'atteler seul à cette tâche. On ne pourra la résoudre que si elle est comprise comme un devoir communautaire, auquel toute la grande famille des peuples du monde doit coopérer. Y a-t-il, après la catastrophe de la Deuxième guerre mondiale, tâche plus nécessaire que celle-ci ? Y en a-t-il une autre qui puisse mieux rassembler les peuples pour une oeuvre de paix et de coopération ?

Extraits de "Pflanze und Mensch : Gedanken zur sinnvollen Nutzung der Vegetationsdecke der Erde" (De l'homme et des plantes : quelques pensées au sujet d'une utilisation plus intelligente de la végétation qui recouvre la terre), leçon inaugurale du professeur Wahlen à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich.



SCIENTIFIQUES ET TECHNICIENS REUNIS A PARIS Crise de l'énergie, une solution verte ?

La Suisse se tourne vers les énergies de substitution
Energie grise, l'idée fait
Hydrogénation du charbon à grande échelle dans six ans

Premiers essais de la voiture à hydrogène cet été aux Etats-Unis

De l'essence bien de chez nous

Contre la voiture à alcool et d'une «substance mystérieuse»
Un nouveau carburant de substitution

Produire de l'alcool à partir de céréales pour remplacer l'essence est la réponse à la crise de l'énergie. Cette solution comporte un risque de voir une partie croissante des céréales utilisées pour nourrir les hommes et les animaux. On estime que 1,5 milliard de personnes souffrent de faim et de malnutritir

La Suisse verte
peau de chagrin

Nourriture

La voiture à alcool **L'avenir a déjà** **commencé au Brésil**

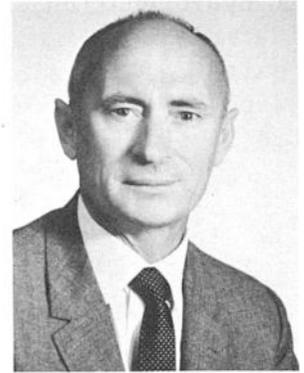


L'ÉNERGIE VERTE OU LE POUVOIR DES PLANTES

par le prof. Jacques MIÈGE, Genève.

Deuxième partie.

La première partie de cet article a été publiée en mai 80 dans le No. 19 de notre revue, pour introduire la conférence que le professeur Miège devait faire après la partie administrative de l'Assemblée générale de la Classe de l'Agriculture et de l'Art de Vivre, qui devait l'élire en tant que Vice-président. Sa conférence ayant été renvoyée au mois de septembre - au lundi 22 septembre, à 20 h. 30, Salle des Abeilles - c'est aujourd'hui que nous publions la deuxième partie, avec nos remerciements à l'éminent savant et collègue.



LA BIOMASSE

On considère qu'en moyenne une tonne de matière végétale équivaut, au point de vue énergétique, à 0.4 T de pétrole.

Cette biomasse est convertible en énergie. Les technologies employées sont diverses. Bien qu'elles aient fait des progrès substantiels en quelques années, beaucoup d'entre elles en sont encore au stade des essais. Elles demeurent donc souvent coûteuses et de faible rendement. L'exploitation systématique de la biomasse permet d'obtenir des combustibles solides, liquides ou gazeux. Examinons les principales possibilités de la panoplie bioénergétique. Elles dépendent de la nature des produits à transformer.

LE BOIS COMBUSTIBLE

Un auteur a dit que le bois était "le pétrole du pauvre". C'est vrai pour 60% de la population du globe, celle qui vit dans les villages et les petites villes du Tiers-Monde et qui se sert du bois pour ses besoins domestiques. Mais son utilisation est souvent anarchique. Les gens détruisent la végétation. Les espaces déboisés, soumis à l'érosion, se multiplient. Ce processus s'accélère, car dans beaucoup de régions les hommes se propagent plus vite que les arbres.

Le bois brûlé dans les pays du Tiers Monde est de faible efficacité (moins de 9%) . Des fourneaux bien conçus la doubleraient. Le bois peut servir à des usages plus sophistiqués, par exemple dans des chaudières.

La pyrolyse correspond à la décomposition thermique (500 à 800⁰), à l'abri de l'air, de composés organiques en matériaux ayant un pouvoir calorifique proche de celui des pétroles. Les charbonniers pratiquent depuis très longtemps la pyrolyse du bois en fabriquant du charbon. Des procédés perfectionnés sont actuellement mis au point.

Dans l'hydrogazéification, une source de carbone - du charbon par exemple - est traitée par de l'hydrogène pour produire un gaz riche en hydrocarbures. La démarche se fait en deux temps, avec tout d'abord une pyrolyse de la biomasse à des températures relativement modestes. Des études sont encore nécessaires pour améliorer cette technique.



L'hydrogénation, c'est-à-dire la réduction chimique de la matière organique avec du monoxyde de carbone et de la vapeur d'eau, pour obtenir une huile lourde, exige des pressions supérieures à 100 atmosphères. Un projet pilote est installé dans l'Oregon pour traiter les déchets de bois, les ordures ménagères et des résidus agricoles.

LE BIOGAZ

Je n'insisterai pas sur la fermentation méthanogène. Le sujet a été magistralement présenté en l'Athénée par le professeur Marcel Isman qui, avec G. Ducellier, a perfectionné cette méthode, qui met en oeuvre une digestion anaérobie de matières organiques humides. Sous l'action des bactéries, il se forme un biogaz riche en méthane. Les matériaux de départ peuvent être très variés : pailles et fanes, déjections de bovins, jacinthe d'eau, ordures ménagères, etc. Ce procédé a l'avantage de permettre une décentralisation de la production d'énergie, d'assurer une épuration par la suppression des déchets et boues résiduaires, de produire des composts fertilisants ...

LES ALCOOLS

La fermentation aérobie de matières organiques suivie d'une distillation aboutit à la formation d'alcools. Deux alcools différents peuvent être obtenus :

du méthanol ($\text{CH}_3 \text{OH}$) et de l'éthanol ($\text{C}_2\text{H}_5 \text{OH}$).

Divers pays, pour assurer leur indépendance énergétique, se sont lancés dans la réalisation de programmes de production et d'incorporation d'alcools dans l'essence (proalcool, gasohol). Au début de ce siècle, de nombreux moteurs tournaient déjà à l'alcool en Europe.

C'est la démarche du Brésil qui semble la plus audacieuse. Dès 1920 et 1930, pour résorber ses excédents sucriers, ce pays les convertissait en alcool. Les adjonctions, actuellement de 6 à 15%, doivent passer à 20% en 1985. Un millier de véhicules appartenant à des institutions gouvernementales fonctionnent à l'éthanol pur. Des essais sont en cours pour alimenter les diesels. Au Brésil, qui projette d'atteindre en 1985 une production annuelle de 5 millions de m^3 , les produits à transformer sont la canne à sucre (bagasses, mélasses, jus) et le manioc. L'exploitation du babassou (*Orbignya oleifera*) est envisagée. On estime qu'un hectare de canne à sucre donne 4 T équivalent pétrole et le manioc 5 T équivalent pétrole.

Aux Etats-Unis, à l'incitation du gouvernement Carter, le Middle West étudie la fabrication de gasohol à partir du maïs, ou mieux de ses déchets, de ceux de papeterie et des ordures ménagères.

Les Philippines mettent au point un plan Alcogaz. La Suède et le Canada envisagent l'exploitation de leurs importantes ressources forestières, tandis que l'Australie songe à l'eucalyptus. En Europe et surtout en France, les excédents de la viticulture, de la cidrerie, de l'industrie betteravière, auxquels il faudrait ajouter les coupes de taillis, les ordures ménagères ... pourraient être transformés. D'après Letrou et Morisi, 26 millions de tonnes/an sont perdus, qui seraient susceptibles de fournir 5 millions de T d'alcool.

Dans le cas du mélange essence-alcool, si ce dernier est anhydre, le moteur ne nécessite pas de réglage particulier important. Si le carburant est de l'alcool pur, les modifications à apporter sont plus conséquentes. L'avantage de l'alcool est d'être peu polluant, antidétonnant, mais il exige des taux de compression plus forts. Les démarrages à froid sont difficiles et, quand les températures sont élevées, il se forme des bouchons de vapeur dans les canalisations d'amenée.



Le bois,
pétrole du pauvre.



L'alcool a ses avocats enthousiastes et ses détracteurs. Leith dit de lui qu'il est à l'essence ce qu'est un hamburger à un filet mignon. Le célèbre ingénieur Grégoire demeure sceptique quant à la généralisation de l'emploi du méthanol et de l'éthanol pour la traction des véhicules. Il pense qu'il serait préférable de transformer les alcools en essence, ce qui éviterait la transformation de 300 millions de voitures qui roulent dans le monde et l'installation d'un réseau de distribution spécial. Mais plus sérieux encore est le fait que, dans beaucoup de cas, par exemple celui de la betterave, pour fabriquer une quantité d'alcool fournissant une calorie, il faut dépenser 1.3 calories. L'input est supérieur à l'output. Il faut être prudent et adopter l'alcool là où les conditions permettent des cultures à haut rendement de transformation.

BIOHYDROCARBURES

Melvin Calvin, prix Nobel, dont les travaux sur la photosynthèse sont fondamentaux, a suggéré en 1975 que certaines plantes à latex riches en polyisoprènes soient cultivées comme sources d'hydrocarbures. Déjà, avant Calvin, Compagnon et Colombat (1943) avaient fait des tentatives avec l'euphorbe résinifère du Maroc. Les latex sont constitués de terpènes dont l'unité de base est l'isoprène C_5H_8 . Selon les espèces on obtient soit du caoutchouc, haut polymère, comme chez l'*Hevea brasiliensis*, soit des "résines" à poids moléculaire plus bas, dont la composition est voisine de naphta, comme chez les euphorbes.

Ponsinet, Ourisson et Anton. entre 1967 et 1974, ont analysé 200 espèces, ce qui leur a permis de mettre en évidence la variété des terpènes d'euphorbiacées.

Calvin et ses collaborateurs escomptent des rendements de 2.5 T/ha de carburant pour un débours de 500 \$. Les coûts de transformation seraient du même ordre. Leurs essais ont porté principalement sur *Euphorbia tirucalli* et *E. lathyris*.

E. lathyris, l'épurga, réputée pour éloigner les taupes, est d'origine méditerranéenne. Elle a une photosynthèse en C_3 . En France, Allirand (1977) propose des rendements de 0.8 à 1 T/ha d'hydrocarbures. *E. tirucalli*, espèce tropicale, supporte les climats semi-arides. Son métabolisme est de type CAM. Elle a l'avantage de se bouturer aisément et de fournir des rendements de 2.5 à 3.5 T/ha, ce qui me paraît surestimé. Car il est hasardeux d'extrapoler les résultats obtenus sur des petites parcelles ou sur quelques pieds.

Les recherches ne font que débiter. Les conditions de culture doivent être déterminées, la sélection entreprise.



Quelles sont les réactions des plantes à des coupes répétées ? Peuvent-elles supporter des récoltes fréquentes ? Ces espèces sauvages se domestiqueront-elles aussi aisément que l'hévéa qui, en cinquante ans, a passé du stade de la cueillette à celui de l'agriculture et de la fabrication industrielle ? Sa stupéfiante réussite laisse bien augurer de l'avenir des euphorbes. Un immense champ d'action s'ouvre devant les chercheurs. Il commence par la découverte des espèces les meilleures. Or, le genre *Euphorbia* compte 1.600 espèces, dont deux seulement ont été examinées. Certaines sont de type C₄. Par ailleurs d'autres familles : Apocynacées, Asclépiadacées, Composées, Moracées, Sapotacées ...contiennent des latex.

En conclusion, s'il est encore impossible de préjuger de la réussite future de ces nouvelles productions, les perspectives sont encourageantes et les premières données incitent à poursuivre les recherches. Nous verrons fleurir des champs de pétrole qui ne seront plus à base de derricks.

BIOHYDROGENE

Depuis 1920, où il a été proposé comme carburant, l'hydrogène a ses fanatiques. C'est un excellent combustible, à haut rendement énergétique et non polluant. Cependant, son emploi se heurte à des obstacles que Grégoire (1979) a mis en relief. Ils tiennent aux difficultés de son stockage, à son inflammabilité, à son pouvoir corrosif. Néanmoins, plusieurs firmes mettent au point des automobiles à hydrogène. L'hydrogène utilisé résulte de l'électrolyse de l'eau. Si la demande était plus forte, l'électrolyse se ferait grâce à l'énergie fournie par des centrales nucléaires ou solaires. Mais il est aussi possible de l'obtenir par voie biologique. En effet, quelques plantes, au cours de la photosynthèse, libèrent de l'hydrogène, sous l'effet d'hydrogénases. Les recherches ont commencé en 1973.

Les organismes expérimentés sont :

1) des algues bleues filamenteuses à hétérocystes, telle qu'*Anabaena cylindrica*. Les hétérocystes sont des cellules particulières à parois épaissies, qui se rencontrent dans les files de cellules ordinaires et qui joueraient un rôle essentiel dans les processus impliqués ;

2) des bactéries photosynthétiques. *Clostridium butyricum*, *Cl. perfringens*, *Rhodospirillum rubrum* sont essayées.

D'après Benneman et Hallenbeck (1978), l'efficacité atteindrait 2 à 3% dans des systèmes pratiques. Dans les conditions de la Californie, 75 litres d'hydrogène seraient produits par jour et par m². Les auteurs concluent que les bactéries offrent un meilleur rendement et produisent un gaz plus pur que les cyanophycées. Cependant, les algues bleues réclament peu d'inputs opérationnels.

Si la biophotolyse n'est pas exploitable dans l'état actuel de nos connaissances, elle justifie qu'un effort important de recherches soit tenté. Elle peut devenir une manière avantageuse d'utiliser la biomasse.

CONCLUSION. Celle-ci a déjà paru, dans le No. 19 de notre revue, en mai 1980. Elle se terminait comme suit :

Notre étroite dépendance des végétaux nous oblige à découvrir leurs secrets, pour mieux résoudre nos problèmes. Un philosophe a dit que la nécessité est la mère de l'invention. Elle nous permettra, soyons optimistes, de surmonter plus ou moins bien cette difficile crise de civilisation. De nouvelles conceptions naîtront, d'où émergera une nouvelle éthique.

Jacques M I E G E



1920-1980

COMMENT ET POURQUOI GENÈVE DEVINT LE SIÈGE DE LA S.D.N.

par William E. RAPPARD *

Le texte que l'on va lire est extrait de Genève, son passé, son présent, son avenir, publié par l'Association de la Presse genevoise à l'occasion du 62^e Congrès de la presse suisse, Genève, août 1945.

Le professeur Rappard était mieux placé que quiconque pour évoquer ce problème. Encore n'a-t-il, ici, pas tout dit.'

L'Université du III^e Age, qui fête son 5^e anniversaire, va ouvrir sa prochaine saison avec une Table ronde consacrée à l'installation de la S.D.N. en notre ville, il y a soixante ans. En lui souhaitant longue vie et succès toujours croissant, nous sommes heureux de rendre hommage au professeur W. Geisendorf dans ces quelques pages.

P.A.L.



Aux termes de l'art. 7 du Pacte de la S.d.N., « le siège de la Société est établi à Genève ». Ce n'est qu'après bien des hésitations et bien des contestations que cette clause fut finalement inscrite dans la charte de l'organisation internationale de 1920. Le rappel sommaire des délibérations d'où elle est née nous fournira la réponse à la double question posée dans le titre de cet article ¹.

Dans les discours politiques qui, au cours de la guerre de 1914-1918, annoncèrent l'intention des futurs vainqueurs de créer une organisation internationale destinée à en empêcher le renouvellement, la question du siège ne fut pas abordée. Avant l'année 1918, ni le premier ministre Asquith, ni son ministre des affaires étrangères Edward Grey, en qui il faut voir les initiateurs de la S.d.N., ni le président Wilson qui en fut le principal fondateur, n'avaient encore fait la moindre allusion à cette question. Et lorsqu'elle se posa au printemps de 1918, personne à l'étranger ne songea tout d'abord à Genève.

La fameuse commission de juristes britanniques présidée par Lord Phillimore, en présentant son avant-projet de S.d.N., le 20 mars 1918, proposa Versailles comme siège dans l'hypothèse d'une Ligue limitée aux Puissances alliées, et « la Hollande ou la Suisse ou même la Belgique » dans l'hypothèse d'une organisation universelle.

En juillet 1918, le colonel House, le conseiller intime du président Wilson, qui devait par la suite exercer une si forte influence en faveur de Genève, songeait encore à La Haye ou à Bruxelles et le président lui-même semblait donner la préférence à la capitale des Pays-Bas. C'est encore à La Haye ou à Berne qu'il pensait lorsque, le 10 décembre 1918, il entretint de la question ses collègues sur le transatlantique qui les amenait en Europe à la Conférence de la Paix.

Suite en p. 14.

* Extrait de : *Genève, son passé, son présent, son avenir*, publié par l'Association de la presse genevoise à l'occasion du 62^e Congrès de la presse suisse, Genève, août 1945.



LE CINQUIÈME ANNIVERSAIRE d'

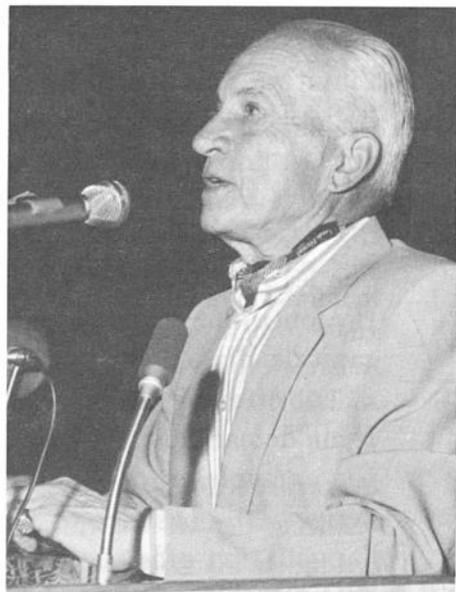


L'Université du 3e Age a fêté son cinquième anniversaire vendredi 13 juin 1980 en l'auditoire Jean Piaget d'Uni. II. La salle était pleine et les orateurs brefs mais émouvants. Le professeur William Geisendorf et les membres si dévoués de son Comité ont été fleuris. Quelques instantanés de Jean von Muhlenen, en page 13, donnent une idée de l'ambiance et l'on peut lire, ci-dessous, les titres des premières conférences, qui auront lieu, comme toujours, à 15 h. 15, Salle Piaget.

- Vend. 10 octobre Assemblée générale de l'Université du 3ème Age
"Bilan de 5 années d'activité. Perspectives d'avenir.
MM. GEISENDORF, COMTE, GOUTORBE, MOTTIER, REYMOND,
CROSET. "Discussions"
- Merc. 15 octobre Section historique
Commémoration de la première Assemblée de la
Société des Nations
"TABLE RONDE dirigée par M. Benjamin ROMIEUX, avec
la participation de diverses personnalités"
- Vend. 17 octobre Section artistique
Mlle Mireille ZARB, Conservateur à la direction des
Archives de France. Chef de la bibliothèque de l'Orga-
nisation Mondiale de la Propriété Intellectuelle
"Survol de l'histoire et de l'art du Mexique
précolombien"
(Projections)
- Merc. 22 octobre Section littéraire
M. Paul LADAME, Ancien Professeur à l'Université
"La littérature et les mass média" 1ère partie
- Vend. 24 octobre Section science et économie
M. Gilbert ALBERT, Bijoutier (créateur)
"Le bijou: cet inconnu"
(Projections)
- Merc. 29 octobre Section science et économie
M. Albert TEVOEDJRE, Directeur de l'Institut Inter-
national d'Etudes Sociales du BIT
"Un développement économique et social différent"
- Vend. 31 octobre Section sociale
M. Antoine FLEURY, Professeur à l'Université
"L'enjeu du choix de Genève comme siège de la
Société des Nations"
- Merc. 5 novembre Section littéraire
M. Paul LADAME, Ancien Professeur à l'Université
"La littérature et les mass média" 2ème partie
- Vend. 7 novembre Section artistique
M. Anton BREJNIK
"La poterie figurative du Mexique ancien"
(Projections)
- Merc. 12 novembre Section médicale
Dr. Eric ENGEL, Professeur à l'Université
"Qu'est-ce que la génétique ? Que nous apporte-t-elle ?
(Projections)



1



2

Un reportage de Jean von Muhlenen.

1. L'Auditoire Piaget, à Uni II, est comble, en ce vendredi 13 juin 1980, quand l'initiateur de l'Université du 3ème âge, le professeur William Geisendorf, fait le bilan de ces cinq ans de féconde activité.

2. Le professeur Geisendorf, âme du 3ème âge.

3. Allocution de Mlle Anna Kurz.

4. Mlle Duparc est fleurie.

5. Quelques membres du Comité. De g. à dr. : M. Comte, Mme Montandon, Dr. Arnold, M. Willy Reymond.



3

4



5





Suite de la p.11

La première mention de Genève faite dans un document officiel se trouve dans un mémorandum soumis au cabinet britannique par Lord Robert Cecil le 18 décembre 1918. Ce n'est qu'un mois plus tard qu'ayant appris la nouvelle au cours d'un déjeuner avec des amis américains à l'Hôtel Crillon à Paris, je pus informer le Conseil fédéral que la délégation britannique marquait une préférence pour Genève. Dès lors la concurrence s'engagea entre les candidats rivaux. La France recommandait Paris ou Versailles, la Belgique Bruxelles, et les Pays-Bas La Haye.

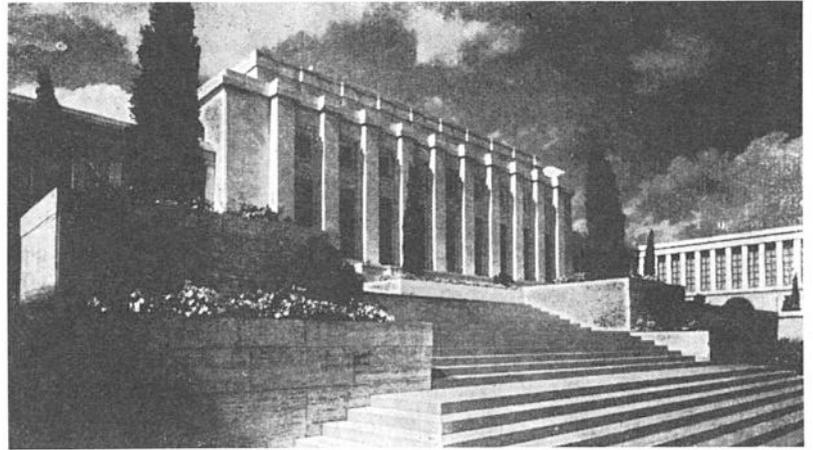
C'est le 5 février 1919 que la commission à qui la Conférence de la Paix avait confié le soin d'élaborer le projet de Pacte aborda pour la première fois la discussion du siège. M. Hymans, ministre des affaires étrangères de Belgique, l'invita à prendre en faveur de sa capitale ce qu'il appela « une décision symbolique ». Le président Wilson, qui présidait, prit acte de la suggestion « avec une grande sympathie », mais en fit ajourner l'examen. Huit jours plus tard, le 12 février 1919, au cours d'une entrevue prolongée que j'eus le privilège d'avoir en tête-à-tête avec le président américain, à l'Hôtel Murat, il me confia que les Anglais, pour des raisons qu'il ignorait, semblaient favoriser La Haye. Il ajouta que, pour sa part, il avait certaines objections contre le choix de la capitale d'une monarchie et tendait donc à donner la préférence à Genève. « Peut-être, dit-il en plaisantant, est-ce le fait de mon presbytérianisme. » Il me demanda si le Conseil fédéral serait disposé à faire quelque offre tentante, par exemple en proposant la cession d'un territoire restreint pour qu'on pût l'ériger en « District of Columbia » international. C'est là, on s'en souvient, l'appellation officielle des quelques milliers de lieues carrées que les Etats de Virginie et de Maryland avaient cédés à la Confédération américaine en 1790 pour que la capitale, Washington, pût s'établir en dehors du territoire et par conséquent à l'abri de l'influence prépondérante de l'un quelconque des treize Etats primitifs.

Une telle suggestion pouvait d'autant moins être retenue qu'à cette date le gouvernement suisse lui-même ignorait encore quelle serait l'attitude de son pays à l'égard de la S.d.N. en gestation. Cette circonstance n'était certes pour faciliter ni les pourparlers à Paris, ni les délibérations à Berne au sujet du siège.

Après que la Suisse eût été invitée, avec les autres Etats neutres, à assister, les 20 et 21 mars 1919, à une conférence avec la Commission alliée pour une S.d.N. à Paris, le Conseil fédéral, faisant taire ses très naturels scrupules, se décida à agir. Il autorisa le chef du Département politique, M. Calonder, à adresser à M. Clemenceau, qui présidait la Conférence de la Paix, et au président Wilson en sa qualité de président de la Commission de la S.d.N., une lettre pour affirmer officiellement l'intérêt que la Suisse prenait à la question. Dans l'avant-projet d'un « Pacte fédéral » élaboré par la Commission consultative constituée par le Conseil fédéral au début de 1919, il avait déjà été prévu, du reste, que « les institutions permanentes de la Ligue des Nations... ont leur siège sur le territoire de la Confédération suisse ». Dans la note de M. Calonder, datée du 22 mars 1919, il est dit :



*Le Palais construit
pour la Société des Nations*



La Suisse considérerait comme un grand honneur de pouvoir offrir l'hospitalité de son territoire pour le cas où la Société des Nations voudrait fixer son siège dans notre pays. Le Gouvernement et le peuple suisses seraient heureux et fiers de manifester ainsi leur vif désir de collaborer à l'œuvre de pacification mondiale entreprise par les auteurs du Pacte. Les traditions politiques et humanitaires de la Confédération helvétique, ses institutions démocratiques et sa position géographique semblent la recommander au choix de la Conférence que vous présidez. D'ores et déjà je peux vous assurer que les autorités fédérales, cantonales et municipales s'empresseraient d'offrir à la Société toutes les facilités et tous les avantages qu'elle pourrait désirer.

Cette note fut très bien accueillie à Paris. Elle le fut notamment par les délégations anglaise et américaine, qui étaient, on le sait, celles qui manifestaient le plus d'ardeur pour la création d'une S.d.N. La question du siège, qui avait été laissée en suspens pendant le séjour que le président Wilson avait fait aux Etats-Unis à la fin de février et au début de mars 1919, fut reprise à la Commission de la Conférence dès son retour. A la séance du 22 mars 1919, le président Wilson donna lecture de la lettre de M. Calonder. Celle-ci suscita un nouvel et fort éloquent plaidoyer de M. Hymans en faveur de la Belgique et de Bruxelles, plaidoyer qui fut aussitôt appuyé par MM. Léon Bourgeois et Larnaude au nom de la France.

La discussion de la question du siège fut renvoyée à un sous-comité composé de MM. House, Smuts, Orlando et du baron Makino du Japon. La composition même de cet organe, qui ne comptait que des partisans de la candidature suisse, fut fort significative. Aussi son avis, que M. Orlando développa en son nom par devant la Commission plénière le 10 avril 1919, fut-il unanime en faveur de Genève. M. Hymans et ses deux collègues français plaidèrent une fois de plus la cause de Bruxelles. Les délégués tchécoslovaque, serbe et grec parlèrent sans marquer de préférence très nette. Enfin Lord Robert Cecil, puis le président Wilson intervinrent dans le débat. Etant donné à la fois leur influence et leur franchise, je cite ici des extraits de leurs discours. Il n'est pas, en effet, de témoignage qui révèle plus clairement les raisons véritables du choix de Genève. Lord Robert Cecil, répondant à M. Hymans, déclara :



S'il s'agissait de décerner à une ville des honneurs ou des récompenses, personne n'hésiterait entre Genève et Bruxelles. Ce serait commettre une véritable impertinence. Mais je prie mes collègues de faire abstraction de toute considération étrangère à celle-ci : assurons à l'expérience que nous tentons les meilleures chances de succès. Je suis en faveur de Genève tout d'abord parce que j'estime que la S.d.N. ne devrait pas avoir son siège dans la capitale d'aucun pays. Ce serait conférer un avantage considérable à un Etat. Or, il importe que le monde soit convaincu de l'absolue impartialité de la S.d.N. C'est faire régner cette impartialité et non pas perpétuer de glorieuses mémoires de la guerre qui est l'objet de la Ligue.

La Suisse, d'autre part, n'a pas seulement derrière elle une longue tradition de neutralité. C'est aussi le pays le plus cosmopolite du monde. La Suisse et Genève en particulier possèdent des traditions internationales. La Suisse occupe de plus, sur la carte de l'Europe, une situation plus centrale que Bruxelles.

Quant au président Wilson, s'inspirant de sentiments tout à fait semblables, il s'écria :

Il convient de laisser de côté toutes les antipathies guerrières sinon le monde ne verrait dans la Ligue qu'une simple coalition d'alliés animés de haines nées du conflit. Notre but est de faire renaître des sentiments amicaux entre tous les peuples. Nous désirons libérer le monde des souffrances de la guerre. Nous n'y réussirons pas si nous choisissons une ville où les souvenirs de la lutte empêcheraient toute délibération impartiale. On ne saurait réaliser la paix du monde en perpétuant des haines internationales. Genève est déjà le siège de la Croix-Rouge internationale, qui s'est mise au service des deux groupes de belligérants et qui, autant que possible, est demeurée à l'abri des antipathies engendrées par la guerre. De plus les Suisses sont un peuple voué à la neutralité absolue par leur Constitution ainsi que par la nature même, puisqu'ils se composent d'éléments, de races et de langues divers. La Suisse est de ce fait prédestinée à servir de lieu de rencontre pour d'autres peuples désireux d'entreprendre une tâche de paix et de collaboration. En faisant choix de Genève, nous ne méconnaissions nullement les mérites éminents de la Belgique et de Bruxelles. On ne saurait comparer les deux peuples au point de vue de leur conduite pendant la guerre. On a proposé aussi des capitales d'autres Etats neutres, mais aucun ne s'est comporté avec autant d'impartialité que la Suisse. La Suisse a toujours agi avec dignité. Elle a souffert de la guerre et elle a su gagner le respect des deux groupes de belligérants.

Après ces deux plaidoyers, la Commission passa au vote. Douze voix sur dix-neuf s'étant prononcées en faveur de Genève, la cause était entendue.

* * *

Si incomplet qu'ait été ce hâtif rappel des circonstances qui ont amené les vainqueurs de la première guerre mondiale à confier à notre ville la garde des institutions internationales, il nous a clairement révélé leur motif dominant. Ce n'est pas une ville ni un pays qui l'a emporté sur une autre ville et sur un autre pays ; c'est une conception de la S.d.N. et de la paix qui a triomphé d'une autre philosophie internationale.

*(Voir, en p.25, les résultats de
la votation du peuple suisse.)*

W.E. RAPPARD



Septembre 1940 - Septembre 1980

LE TOURNANT DE LA GUERRE

par Winston CHURCHILL

Septembre 1940, vingt ans après l'installation de la S.D.N. à Genève, la Deuxième guerre mondiale fait rage. C'est le 15 septembre, il y a quarante ans ces jours, que se situe le tournant de la Bataille d'Angleterre, le début de la défaite du IIIe Reich. Ecoutez le récit de Winston Churchill () :*

Le 15 septembre doit être considéré comme la date cruciale. Après avoir effectué deux violentes attaques le 14, la Luftwaffe fit ce jour-là son effort de concentration le plus intense en revenant à une attaque de jour sur Londres.

Ce fut l'une des batailles décisives de la guerre et, comme pour la bataille de Waterloo, c'était un dimanche. J'étais aux Chequers. Je m'étais déjà rendu en plusieurs occasions au quartier général du 11^e groupe de chasse afin d'assister à la conduite d'une bataille aérienne, mais il ne s'était pas passé grand-chose. Toutefois, le temps paraissait ce jour-là favorable à l'ennemi. Je partis en voiture pour Uxbridge et j'arrivai au quartier général du groupe. Le 11^e groupe ne comprenait pas moins de vingt-cinq escadrilles couvrant l'ensemble de l'Essex, du Kent, du Sussex et du Hampshire et toutes les voies d'accès à Londres à travers ces comtés. Le vice-maréchal de l'Air Park commandait depuis six mois ce groupe, dont notre sort dépendait dans une large mesure. Depuis le début des opérations de Dunkerque, toutes les actions de jour dans le Sud de l'Angleterre avaient été conduites par ses soins et l'ensemble des mesures et du dispositif adoptés par lui avait été porté au plus haut point de perfection. On nous fit descendre, ma femme et moi, à plus de quinze mètres sous terre dans le P. C. d'opérations à l'épreuve des bombes. Toute la supériorité des Hurricanes et des Spitfires eût été vaine sans ce réseau souterrain de postes de commandement et de câbles téléphoniques, conçu et réalisé avant la guerre par le ministère de l'Air sur les conseils et sous l'impulsion de Dowding. Tous ces hommes se sont acquis un droit permanent à notre gratitude. Dans le Sud de l'Angleterre se trouvaient à cette époque le quartier général du 11^e groupe et six P. C. centraux de chasse relevant de son autorité. Toutes ces stations, nous l'avons déjà indiqué, vivaient de heures très pénibles. Le commandement suprême était exercé au quartier général de l'aviation de chasse à Stanmore, mais la direction effective des escadrilles était judicieusement laissée au 11^e groupe, qui contrôlait les unités par l'intermédiaire des P. C. de chasse de chaque comté.

Le P. C. d'opérations du groupe ressemblait à un petit théâtre à deux étages d'environ dix-huit mètres de large. Nous primes place aux fauteuils de balcon. A nos pieds s'étendait l'immense table aux cartes, autour de laquelle étaient rassemblés une vingtaine de jeunes hommes et de jeunes femmes bien entraînés, assistés de leurs téléphonistes. En face de nous, couvrant tout le mur, à l'endroit où se serait trouvé le rideau de la scène, il y avait un gigantesque tableau noir divisé en six colonnes, munies d'ampoules électriques et correspondant aux six P. C. de chasse, chacune des escadrilles de leur ressort occupant une subdivision particulière ; des lignes horizontales divisaient aussi le tableau. De cette façon, la dernière rangée d'ampoules en bas indiquait, lorsqu'elle était allumée, les escadrilles « alertées », soit deux minutes après le signal d'alerte, la rangée au-dessus les escadrilles « prêtes », soit cinq minutes, ensuite venaient les escadrilles « disponibles », soit vingt minutes, puis celles qui avaient décollé ; la rangée suivante indiquait les escadrilles qui avaient signalé avoir vu l'ennemi, la rangée au-dessus — avec des lumières rouges — celles qui étaient en action et la dernière rangée supérieure celles qui regagnaient leur base. A gauche, dans une sorte de loge d'avant-scène vitrée, se trouvaient



Red Arrows

1980

les quatre ou cinq officiers chargés d'exploiter les renseignements reçus de notre corps d'observateurs, qui comprenait à cette époque plus de 50 000 hommes, femmes et jeunes gens. Le radar était encore à ses débuts, mais il signalait les raids qui approchaient de notre côte et les observateurs, munis de jumelles et de téléphones portatifs, constituaient notre principale source d'information sur les raids survolant le territoire. Ainsi arrivaient des milliers de messages au cours d'une action. Une foule de gens expérimentés, remplissant plusieurs salles situées dans d'autres parties du quartier général souterrain, les passaient au crible avec une grande célérité et transmettaient de minute en minute les résultats de leur examen directement aux opérateurs installés tout autour de la table du parterre et à l'officier qui, de la loge d'avant-scène vitrée, surveillait les opérations.

A droite, il y avait une autre loge d'avant-scène vitrée où étaient enfermés des officiers de l'armée de terre qui rendaient compte de l'action de nos batteries antiaériennes, dont 200 se trouvaient à cette époque affectées à l'aviation de chasse. Pendant la nuit, il était essentiel d'arrêter le tir de ces batteries dans certains secteurs où nos chasseurs allaient être aux prises avec l'ennemi. J'étais assez au courant des grandes lignes de ce dispositif, qui m'avait été expliqué un an avant la guerre par Dowding au cours d'une de mes visites à Stanmore. Ce dispositif avait été mis au point et perfectionné du fait d'un fonctionnement ininterrompu et tous ses éléments étaient maintenant intimement soudés pour former un admirable instrument de combat qui était vraiment unique au monde.

« J'ignore, me dit Park, au moment où nous descendions, s'il va se passer quoi que ce soit aujourd'hui. Pour l'instant, tout est calme ». Cependant, un quart d'heure plus tard, les avions ennemis commencèrent à arriver. Une attaque de « 40 plus » était signalée en provenance des bases allemandes du secteur de Dieppe. Les ampoules des rangées inférieures du tableau de contrôle s'allumèrent au moment où plusieurs escadrilles transmirent le signal « paré ». Puis, à de brefs intervalles, nous reçûmes des signaux annonçant « 20 plus » et « 40 plus » et, au bout de dix autres minutes, il était devenu évident qu'une sévère bataille allait s'engager. L'air commençait à fourmiller d'appareils des deux camps.

Les signaux se succédaient, annonçant « 40 plus », « 60 plus » et même, une fois, « 80 plus ». Sur la table du parterre, au-

(*) Mémoires II : L'Heure Tragique,



dessous de nous, on indiquait la progression de toutes les vagues d'assaut en déplaçant toutes les minutes des disques le long des différentes voies d'accès, tandis que, sur le tableau noir en face de nous, l'ascension des lumières indiquait que nos escadrilles de chasse étaient en train de décoller; bientôt, il ne resta plus que quatre ou cinq escadrilles qui furent signalées « prêtes ». Ces escadrilles, dont dépendait le sort de tant de choses, ne tenaient pas l'air beaucoup plus d'une heure après le premier engagement. L'ennemi disposait d'effectifs importants, ce qui lui permettait de lancer de nouvelles vagues d'assaut, et nos escadrilles, qui avaient toutes décollé pour prendre de la hauteur, étaient obligées de refaire leur plein d'essence au bout de soixante-dix ou quatre-vingts minutes ou d'atterrir pour se réapprovisionner en munitions au bout d'un engagement de cinq minutes. Si, au moment où s'effectuait le réapprovisionnement en essence et en munitions, l'ennemi était en mesure de se présenter avec des escadrilles fraîches qui n'avaient pas été attaquées, un certain nombre de nos chasseurs pouvaient être détruits au sol. C'est pourquoi l'une de nos préoccupations essentielles était d'engager nos escadrilles de telle façon qu'il n'y eût pas simultanément au sol trop d'appareils en train de se réapprovisionner en essence ou en munitions pendant les combats de jour.

Bientôt, les ampoules rouges indiquèrent que la majorité de nos escadrilles étaient engagées. Un bourdonnement sourd s'élevait du parterre, où les opérateurs affairés déplaçaient leurs disques en long et en large en fonction des rapides fluctuations de la situation. Le vice-maréchal de l'Air Park donnait pour l'engagement des formations de chasse des directives générales qui étaient transmises à chaque P. C. de chasse sous forme d'ordres détaillés par un officier d'allure juvénile, installé au centre des fauteuils de balcon, juste à côté de moi. Quelques années plus tard, je demandai son nom. C'était lord Willoughby de Broke. (Je le rencontrai par la suite en 1947, à l'époque où le Jockey Club, dont il était l'un des commissaires, m'invita à assister au Derby. Il fut surpris que cette circonstance me fût restée présente à l'esprit.) Pour l'heure, d'après les derniers renseignements apparus sur la table aux cartes, il transmettait aux diverses escadrilles l'ordre de prendre de la hauteur et de patrouiller. Quant au maréchal de l'Air, il faisait les cent pas derrière lui, suivant chaque coup de la partie d'un oeil vigilant, surveillant son jeune agent d'exécution et n'intervenant que de temps à autre pour donner quelque ordre décisif, en général pour renforcer un secteur menacé. En peu de temps, toutes nos escadrilles étaient engagées et quelques-unes rentraient déjà pour refaire leur plein d'essence. Toutes se trouvaient en l'air. La rangée inférieure d'ampoules était complètement éteinte. Nous n'avions pas une seule escadrille en réserve. A ce moment, Park appela Dowding, à Stanmore, pour lui demander de mettre à sa disposition trois escadrilles du 12^e groupe au cas où une nouvelle attaque de grand style se produirait pendant que ses escadrilles étaient en train de se réapprovisionner en munitions et en carburant. Ainsi fut fait. Elles étaient spécialement nécessaires pour protéger Londres et nos aérodromes de chasse, car le 11^e groupe était à bout de souffle.

Le jeune officier, pour qui tout cela semblait être une question de routine, continuait à donner ses ordres, conformément aux directives générales de son commandant de groupe, sur un ton monotone, calme et grave et les trois escadrilles de renfort furent bientôt absorbées. Je me rendis compte de l'anxiété du commandant, qui restait maintenant immobile derrière le siège de son subordonné. Jusqu'ici, j'avais suivi les opérations sans dire un mot. Je demandai alors : « Quelles autres réserves avons-nous encore ? » « Aucune, » me répondit le vice-maréchal de l'Air Park. Dans un récit qu'il fit depuis de cet événement, il déclare qu'à ces mots, je « pris un air grave ».

C'était bien naturel. Quelles n'eussent pas été nos pertes, si nos avions en train de refaire leur plein avaient été surpris au sol par de nouveaux raids de « 40 plus » ou « 50 plus » ! Les aléas étaient grands ; nos chances réduites, l'enjeu infini.

Cinq autres minutes s'écoulèrent et la plupart de nos escadrilles étaient maintenant redescendues pour refaire le plein d'essence. Dans bien des cas, nos ressources n'étaient pas suffisantes pour leur donner une couverture aérienne. Il s'avéra alors que l'ennemi regagnait ses bases. Le déplacement des disques sur la table du parterre fit apparaître un mouvement continu vers l'Est de bombardiers et de chasseurs allemands. Aucune nouvelle attaque ne se produisit. Dix minutes plus tard, l'action avait pris fin. Nous regrimpâmes les escaliers qui conduisaient à la surface et, presque au moment où nous sortions, retentit le signal de « fin d'alerte ».

« Nous sommes très heureux, monsieur, que vous ayez vu cela » dit Park. « Évidemment, pendant les vingt dernières minutes, nous avons reçu une telle avalanche de renseignements que nous étions dans l'impossibilité de les exploiter. Cela vous montre les limites de nos ressources actuelles. Aujourd'hui, nos moyens ont été mis à l'épreuve bien au delà des possibilités. » Je demandai si des résultats quelconques étaient parvenus et fis observer que l'attaque semblait avoir été repoussée de façon satisfaisante. Park répondit qu'il n'était pas convaincu que nous eussions intercepté autant d'assaillants qu'il avait espéré pouvoir le faire. Il était évident que l'ennemi avait partout percé nos défenses. Des vingtaines de bombardiers allemands, escortés de chasseurs, avaient été signalés au-dessus de Londres. Une douzaine environ avaient été abattus pendant que j'étais en bas, mais on ne pouvait se faire aucune idée des résultats de la bataille, non plus que des dégâts causés, ni des pertes subies.

Il était plus de 16 h. 30 lorsque je rentrai aux Chequers ; je me couchai aussitôt pour mon sommeil de l'après-midi. Le drame du 11^e groupe avait dû me fatiguer, car je ne m'éveillai pas avant 20 heures. A mon coup de sonnette, John Martin, mon premier secrétaire particulier, entra avec la moisson des nouvelles du soir qui provenaient du monde entier. Elles étaient décevantes. Ici, telle chose avait marché de travers ; là, telle autre avait été ajournée. Une réponse peu satisfaisante avait été reçue de tel ou tel ; il y avait eu beaucoup de navires coulés dans l'Atlantique. « Malgré tout, » dit Martin, en terminant son compte rendu, « les nouvelles de l'aviation rachètent tout. Nous avons descendu 183 appareils et en avons perdu moins de 40. »

Bien que les renseignements obtenus après la guerre aient prouvé que les pertes de l'ennemi ne s'étaient élevées qu'à 56 appareils pour cette journée, le 15 septembre marqua le point crucial de la bataille d'Angleterre. La même nuit, notre aviation de bombardement effectua des attaques massives contre les navires mouillés dans les ports de Boulogne et Anvers. Dans ce dernier port, des pertes particulièrement lourdes furent infligées à l'ennemi. Le 17 septembre, comme nous le savons aujourd'hui, le Führer décida de remettre *sine die* l'opération « Otarie ». Ce n'est que le 12 octobre que l'invasion fut officiellement annulée et reportée au printemps suivant. Au mois de juillet 1941, elle fut de nouveau ajournée par Hitler jusqu'au printemps de 1942, « époque à laquelle, disait-il, la campagne de Russie sera achevée. » C'était là une vaine et grossière illusion. Le 13 février 1942, l'amiral Raeder eut sa dernière audience au sujet de l'opération « Otarie » et amena Hitler à accepter de la mettre définitivement au « point mort ». Ainsi avorta l'opération « Otarie ». Et le 15 septembre peut être considéré comme la date de son décès.

Je n'ai rien d'autre à offrir que du sang, du travail, des larmes et de la sueur. Vous me demanderez : que comptez-vous faire ? Je vous répondrai : faire la guerre, sur mer, sur terre et dans les airs, avec toute la puissance, avec toute la force que Dieu pourra nous donner ; faire la guerre contre une tyrannie monstrueuse ...

Winston CHURCHILL

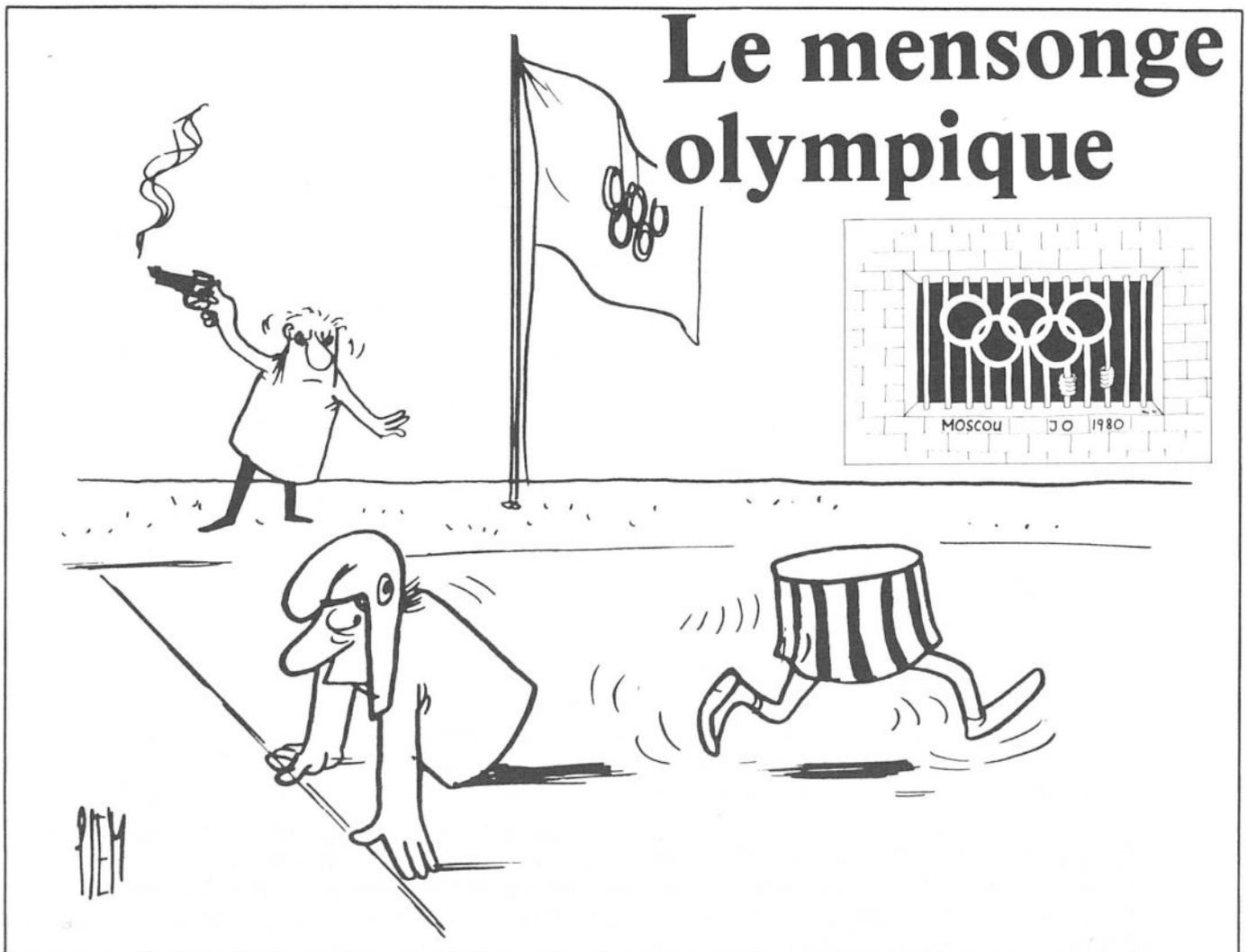
House of Commons, 13 mai 1940.



Oui aux Jeux olympiques non à des "spartakiades"

De notre envoyé spécial Alexis IEVLEFF.

Bel-Air, en août 1980. Je n'ai pas été à Moscou, mais j'en reviens, ou plutôt j'y reviens, avec ni plus ni moins d'illusions qu'avant. J'ai participé aux Jeux comme tout le monde, ou à peu près (même les fiers à bras de Vernier), en regardant la télévision et en lisant les journaux. Des kilomètres de pellicule ont été exposés et des tonnes de papier noircis, mais le meilleur commentaire tient dans ce dessin de Piem que nous empruntons au "Figaro", ainsi d'ailleurs que le titre de cette page. La seule retouche que l'on pourrait apporter, c'est de remplacer le bonnet phrygien ...tiens ! par quoi, au fait ? Car ce n'est pas la France seule qui a été écartelée. C'est le monde occidental tout entier qui a donné dans les Mass Media le spectacle combien déprimant de sa schizophrénie. Le docteur Het Hoen a bien raison de dire que tous les fous ne sont pas à Bel-Air. Hypocrisie, Mensonge, Comédie, Imposture, Duplicité, Désinformation, voilà ce que les sycophantes de l'olympisme nous ont servi pendant les huit premiers mois de 1980. A commencer





par l'affirmation mille fois répétée "il ne faut pas mélanger Sport et Politique", et par la déclaration gouvernementale : " non à des 'spartakiades' ", à la comparaison avec les " Jeux de la haine " hitlériens de 1936 et à la doctrine qu'un boycott économique serait plus utile aux Résistants afghans qu'un boycott sportif. Or voici ce qu'il en est en réalité :

1. Spartakiades. C'est bien de cela qu'il s'est agi à Moscou et de rien d'autre. La meilleure preuve, c'est que, si l'on fait le décompte des points obtenus dans toutes les disciplines en donnant 3 au premier (or), 2 au second (argent) et 1 au troisième, on obtient, pour les pays dits "socialistes" - URSS et ses satellites - 880 points, contre 120 à tous les autres pays réunis. 88% contre 12%. L'URSS et l'Allemagne de l'Est, à eux seuls, ont 57,7% !
2. Jeux de la haine nazis . La comparaison entre Berlin 1936 et Moscou 1980 boitait au départ déjà. De nos jours, à moins d'être aveugle et sourd, volontairement ou non, nul n'ignore plus ce qui s'est passé au cours des derniers soixante ans de régime soviétique. L'invasion de l'Afghanistan n'est que le dernier maillon d'une chaîne qui a commencé avec l'annexion des Pays baltes, de la Pologne et de la moitié de l'Europe. Nul n'ignore plus les "purges", les liquidations, les Goulags. En 1936, en revanche, il n'y avait pas trois ans qu'Adolf Hitler était au pouvoir et ceux qui s'imaginaient ce qu'il tramait se comptaient sur les doigts d'une ... ou disons des deux mains. La première traduction en français de "Mein Kampf" a paru en 1938, après Munich et l'éditeur Arthème Fayard, dans un "Avertissement", soulignait que le Führer était "pratiquement un inconnu pour la France". En 1936, pendant les JO, Berlin était une ville gaie, accueillante. La population fêtait les étrangers, qui circulaient où ils voulaient, sans tracasseries policières. Cela a certes changé après les Jeux, mais c'est une autre histoire ...
3. Racisme hitlérien. Nul n'ignore, aujourd'hui, l'effroyable politique antisémite pratiquée par les Nazis et culminant dans un génocide démoniaque. Mais, à l'époque, les "lois de Nuremberg" n'étaient connues que d'un petit groupe de militants juifs. Ce groupe, essentiellement américain, a fait pression sur son gouvernement, avec une persévérance admirable, pour qu'il obtienne d'Hitler toutes les garanties nécessaires contre une quelconque discrimination raciale. Cela n'a pas été tout seul, mais le gouvernement allemand a finalement donné satisfaction à Washington. Eliahu Ben Elissar, l'actuel ambassadeur d'Israel au Caire, dans sa thèse de doctorat ès sciences po. présentée à l'Université de Genève en 1969 sous le titre: Le facteur juif dans la politique étrangère du IIIe Reich, termine son analyse par ces mots : " Grâce aux Jeux olympiques, les Juifs d'Allemagne n'auront pas à connaître cette fois-ci, les destructions et les misères d'un pogrom vengeur." Les dissidents soviétiques ont-ils pu en dire autant en 1980 ? Soulignons encore, pour ceux qui se sont offusqué du boycott américain des JO de Moscou, que la participation des USA aux JO de Berlin n'a été acquise que le 8 décembre 1935, une fois obtenues les garanties ci-dessus évoquées, par un vote de l'Amateur Athletic Union de 61 voix contre 55.
4. Boycott économique plutôt que sportif. Un des arguments auxquels on pouvait être le plus sensible, lors de la polémique préolympique de 1980, était celui de l'injuste discrimination des "pauvres athlètes qui avaient tout sacrifié depuis quatre ans" alors que les vilains capitalistes continuaient à faire des affaires avec l'URSS comme auparavant et comme toujours, même du temps d'Hitler. Notre éminent compatriote, Olivier Long, dans Les Etats-Unis et la Grande-Bretagne devant le IIIe Reich (1943) a conclu son étude en disant que : " L'opposition fondamentale des méthodes commerciales des Etats-Unis et de l'Allemagne a provoqué entre ces deux pays une VERITABLE GUERRE ECONOMIQUE qui a causé le plus grand tort à leurs échanges ". Le boycott économique est une arme à double tranchant.

A. IEVLEFF.

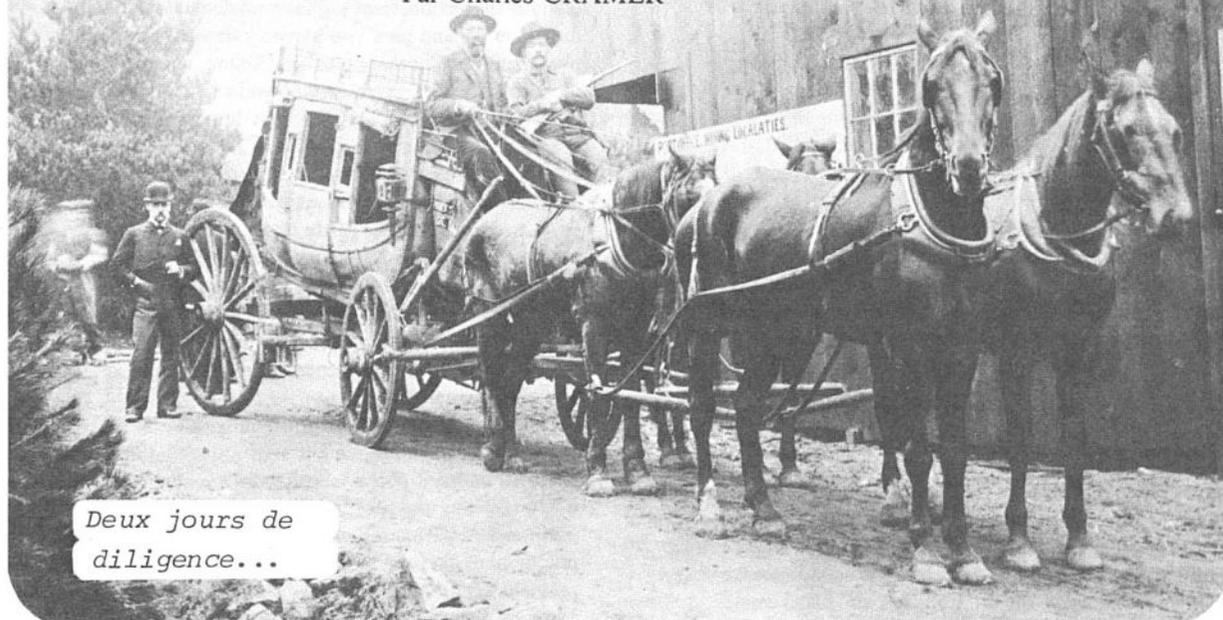


Notre roman-feuilleton

UN GENEVOIS CHEZ LES PEAUX-ROUGES

Cinq ans de colonisation au Kansas, 1870-1875

Par Charles CRAMER



Deux jours de
diligence...

Charles CRAMER continue ci-après le récit commencé dans le No.20 d'"Athénée" (en juin dernier). Il s'agit, rappelons-le, d'un récit authentique, fait devant la Classe de l'Agriculture de la Société des Arts, dont il était membre, dans un Palais de l'Athénée flambant neuf, le 8 janvier 1876. Charles CRAMER a raconté comment et pourquoi, après plusieurs années passées comme inspecteur agricole en Prusse et en Pologne, il décide, en 1870, d'émigrer aux Etats-Unis.

En septembre de cette année-là, je jetai donc les yeux au delà des mers, et loin, bien loin, dans l'Occident, je vis un pays riche et fertile, où la liberté règne, où l'étranger est le bienvenu, où chacun peut adorer Dieu selon ses convictions, où un homme qui fait ouvertement profession d'incrédulité se trouvera seul entre ses concitoyens empêché d'être revêtu d'une haute dignité publique, un pays enfin où chaque travailleur trouve de l'ouvrage, où tout travail est honorable, et où l'oisiveté seule est en opprobre.

Ma résolution fut bientôt prise, et après avoir traversé l'Océan et m'être arrêté quelques jours à New-York, je compris tout de suite que le seul moyen d'arriver à mon but et de ne pas gaspiller le peu d'argent que j'emportais avec moi, était de me mettre en wagon et de partir pour le Kansas, l'Etat sur lequel dans ce moment-là l'émigration se portait de préférence. Une des plus grandes fautes que commettent les émigrants à leur arrivée en Amérique, c'est de rester dans les villes le long de la côte, ou bien, s'ils sont agriculteurs, dans les Etats qui bordent l'Atlantique. On pourrait croire qu'après avoir touché le sol de l'Amérique le courage leur a manqué pour aller plus loin ; néanmoins là, dans une contrée tout aussi civilisée, aussi peuplée, aussi avancée en agriculture qu'aucun de nos Etats européens, le pauvre émigrant, quelle que soit sa vocation, trouve des concurrents sans nombre ; dans chaque ville ou village il trouvera

quelque personne parlant sa langue natale, ce qui l'empêchera d'apprendre l'anglais et de s'identifier avec sa nouvelle patrie.

J'étais en possession des renseignements d'un ami qui m'appelaient dans le Far-West. Après cinq jours et cinq nuits en wagon, j'arrivai à la dernière station d'un petit tronçon de chemin de fer qui, partant du grand artère du Pacifique, se dirige vers le Sud, dans l'Etat de Kansas. Ni postes, ni chemins de fer ne marchant le dimanche aux Etats-Unis, je m'arrêtai à Emporia, qui était alors tête de ligne. Depuis cet endroit, deux jours de diligence m'amènèrent au dernier petit village, aux confins de la civilisation. Ce Wichita, composé d'une douzaine de huttes et maisons, était dans ce moment-là l'avant-poste de ce que nous appelons la *frontier*.

Dans les alentours immédiats les terres étaient déjà prises, de sorte que je louai un cheval, traversai le fleuve de l'Arkansas, et vingt milles plus loin, au Sud-Ouest, je finis par rencontrer l'ami qui m'avait attiré. Il vivait au bord du Nennescah, petite rivière qui coupait fort agréablement la monotonie du paysage, et le long de laquelle le sol était réellement tout ce que l'on pouvait désirer de mieux. Terre légère et facile à travailler dès qu'elle serait soumise un ou deux ans à la culture, pourtant pas trop sablonneuse, et se drainant naturellement ;

Suite en p.22.



un pays où il faut marcher des journées entières avant de trouver une colline de cent cinquante pieds de hauteur, pas une pierre, pas un caillou à la surface du sol, pas un arbre ni même un arbrisseau, sauf le long des cours d'eau. Cette contrée est le pays des machines et le paradis d'un agriculteur.

Voulant, Messieurs, vous présenter quelques données tant anciennes que récentes sur le Kansas, j'ai vainement cherché dans les différentes bibliothèques de Genève, et c'est alors que j'ai pu voir combien peu sont connus les pays compris entre le Mississipi et les Montagnes Rocheuses. C'est à l'obligeance de M. le Dr H. Lombard que je dois la communication de quelques documents officiels postérieurs à 1870, les seuls peut-être qui se trouvent à Genève. Le Kansas fut reçu comme Etat dans l'Union le 29 janvier 1861, et toutefois, politiquement parlant, il n'existait encore en 1870 que d'une manière fort imparfaite. D'immenses plaines, de vastes étendues portant sur les cartes le nom de grand désert américain, n'étaient fréquentées que par les bisons, les Indiens, et quelques hommes qui, souvent pour raisons péremptives, avaient dû fuir la vie civilisée. Ces hommes, plus sauvages, plus cruels que les Peaux-Rouges eux-mêmes, sont souvent associés à ces derniers, et vivent de la chasse et de la pêche, de vol et de rapine. Fréquemment ils obtiennent du gouvernement

de fortes sommes comme pourvoyeurs de chevaux, pourvoyeurs de viande, et en rémunération de services rendus comme guides dans des explorations. Après un heureux coup de filet ces hommes émergent du désert, et dans quelque petite ville frontière viennent dépenser à la roulette, au monté, et en débauches de toute espèce, des sommes énormes trop aisément gagnées. Quand l'argent tire à sa fin, ils cherchent de nouveau à former un convoi de chevaux ou un troupeau de bêtes volées, qu'ils vont vendre dans quelque fort éloigné ; ou bien, s'ils se croient en force suffisante, ils mettent à sac et pillent la bourgade dans laquelle hier encore ils jetaient l'or à pleines mains.

Voilà, Messieurs, quels sont les premiers pionniers de la civilisation. C'est surtout contre eux qu'ont à lutter les pauvres colons qui viennent défricher un pays. Il est dur pour l'homme qui a une famille sur les bras, sans autre capital qu'une paire de bons chevaux, de se les voir voler au début de son établissement ; aussi,



n'est-il point étrange que quand un voleur de chevaux est saisi, le juge et le bourreau soient vite trouvés, et que la loi du Lynch soit appliquée dans toute sa rigueur. Peu à peu ces hommes disparaissent. L'un d'eux, un brigand connu dans tout le Far-West, me disait un jour : « Rien ne me fait plus vite quitter une contrée que la perspective d'entendre siffler une locomotive. »

Quand, à la suite d'une campagne militaire, ou de la ratification d'un traité conclu avec une tribu indienne, une nouvelle étendue de terrain vient s'ajouter au domaine public, la nouvelle du fait se répand bien vite par les journaux dans les districts les plus reculés et inaccessibles de l'Union, comme aussi dans les plus civilisés. Les premières nouvelles proviennent nécessairement d'hommes, lesquels, habitant le pays le plus rapproché de la contrée qui va s'ouvrir, ont tout intérêt à attirer l'émigration de leur côté ; ils s'empressent en général de le faire par tous les moyens possibles. J'ai rencontré une fois dans un prospectus des pages tirées du *Paradis perdu* de Milton. Il n'est pas étonnant que sur la nature mobile et remuante des Américains, des prospectus aussi flamboyants aient un effet extraordinaire. Puisque personne n'a jamais habité le pays qui vient de s'ouvrir, et qu'en tout cas personne n'est revenu à l'Est pour en dire du mal, le pauvre *farmer* accepte les récits faits par des gens intéressés, et se met en route pour la terre promise. Une fois que l'impulsion est donnée, et que l'émigration a pris la direction d'un certain territoire, ce fait seul attire toujours plus de gens, jusqu'au moment où, à la suite de quelque catastrophe ou de quelque fléau, une réaction se produit.

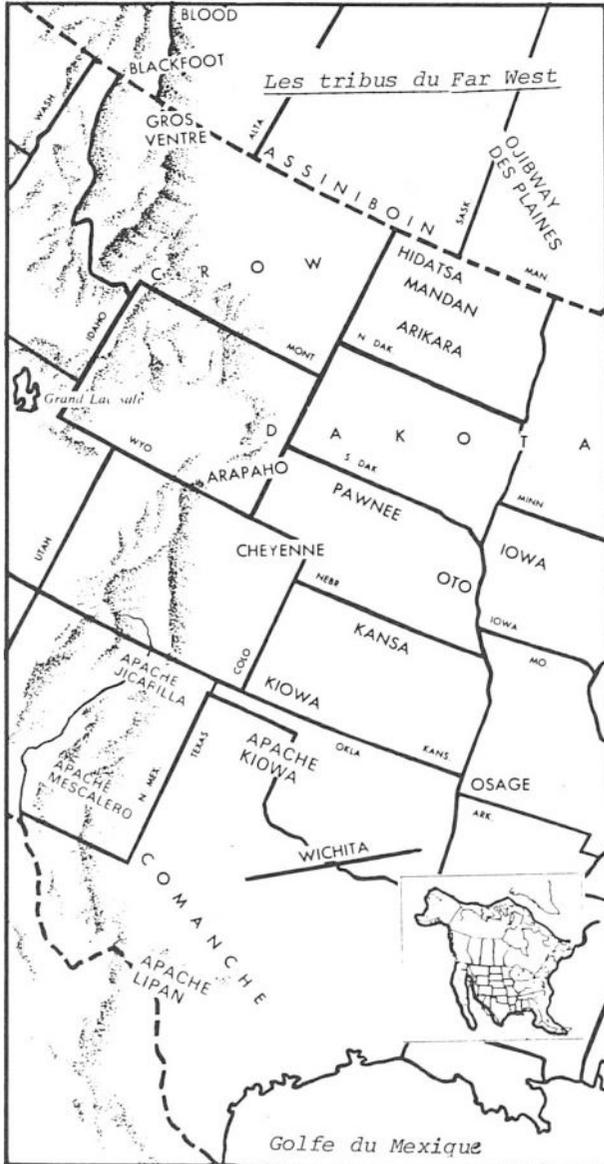
Messieurs, permettez-moi maintenant de vous décrire géographiquement le pays dont je viens d'esquisser l'état social au moment où il allait s'ouvrir à l'émigration, c'est-à-dire vers 1860. La ligne nord du Kansas est formée par le 40° degré de latitude, qui passe un peu au sud de Philadelphie, et la ligne sud-est au 37°, au sud des états du Kentucky et de la Virginie. Compris entre 17° 30' et 25° longitude ouest de Washington, soit entre 94° 30' et 102° ouest de Greenwich, le Kansas est borné au Nord par le Nebraska, à l'Ouest par le Colorado, au Sud par le Territoire indien et à l'Est par le Missouri. Sa largeur est de 240 milles sur une longueur de 430 ; sa surface est donc de 90,000 milles carrés ou 57 millions d'acres. Nous vivons à 1,500 pieds au-dessus du niveau de la mer, et vers la frontière ouest la plaine s'élève graduellement jusqu'à 2,500 pieds.

Le Kansas-River traverse le nord de l'Etat, de l'Ouest à l'Est dans toute sa longueur, sur une ligne presque droite, et vient se jeter dans le Missouri, à Kansas-City. La rivière de l'Arkansas, qui prend sa source dans le Colorado, a une direction analogue à celle du Kansas-River, mais c'est une rivière qui, de sa source à son embouchure dans le Mississipi, mesure 2,000 milles de longueur, et qui, après avoir quitté le Kansas, va donner son nom à un grand Etat. Les deux tiers de la superficie de notre Etat du Kansas déversent leurs eaux dans le grand Arkansas, et le pays entier est abondamment arrosé par ses tributaires, sauf l'extrême ouest.

Nous n'avons point de chaînes de montagnes, à peine quelques collines que nous autres Suisses ne pourrions guère honorer que du nom de plis de terrain. Je suis persuadé, Messieurs, que du sommet d'une colline de 500 pieds de hauteur, qu'on élèverait au milieu de notre plaine, nous pourrions, au moyen d'un Herrshell, voir les 500,000 habitants qui vivent clairsemés sur nos prairies.

Suite au prochain numéro .

Note: WICHITA compte aujourd'hui env. 300'000 habitants.



CHARLES-LOUIS CRAMER ET GABRIEL CRAMER

Quels liens de parenté ?

A la demande de notre collègue, M. François Cramer, M. Roland Jayet, héraldiste, nous a établi la filiation que l'on peut lire ci-dessous. Charles-Louis, le pionnier genevois dans le Far West américain, il y a 110 ans, était bien un lointain descendant de Gabriel, premier grand président, de 1777 à 1793, de la Société des Arts, l'imprimeur de Voltaire que M. Jayet situe ci-dessous. Le portrait, par Gardelle, est celui du mathématicien Gabriel Cramer, 1704-1752, que l'on utilise faute de l'original.

LIENS DE PARENTÉ ENTRE GABRIEL CRAMER ET CHARLES CRAMER

Charles-Louis
1849 - 1918

Gabriel-Elisée
1822 - 1888

Philibert-Louis-Michel
1794 - 1851

Louis-Gabriel
1770 - 1842

Philibert
1727 - 1779

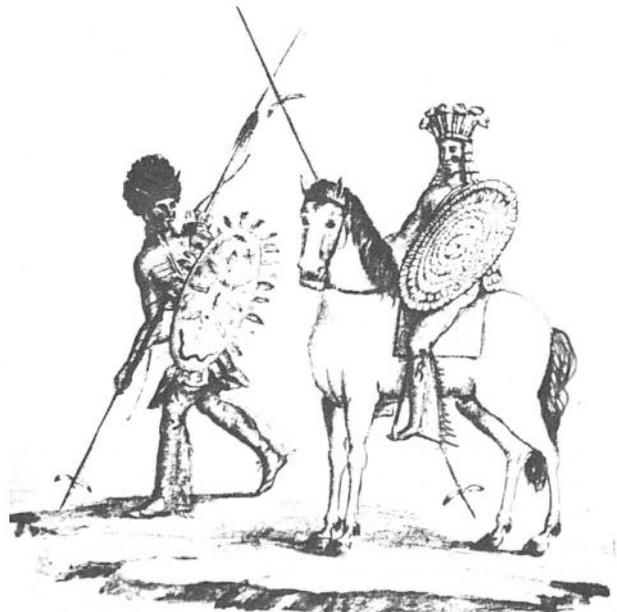
Jeanne-Françoise-Louise
1780 - 1849

Jean-François-Louis
1752 - 1813

Gabriel
1723 - 1793

Guillaume-Philibert
1693 - 1737
oo Jeanne-Louise de
Tournes

Jean-Antoine
1655- 1725
Elisabeth Clot



Comanches



PROGRAMME PROVISOIRE CLASSE I+C

Lundi 22 septembre 1980 (avec A + A)

"L'Energie verte, ou le pouvoir des plantes"
Prof. Miège.

Lundi 20 octobre 1980 (avec A + A) - remplace lundi 6 octobre : annulé

"Suisse Romande - Suisse Alémanique : quel malaise ?"
M. Le Ministre Gérard Bauer - M. A.W. Roth - Aarau.

Lundi 3 novembre 1980 (avec ASSPA)

"Banques de données et protection de la sphère privée"
MM. Levrat, Petitpierre et Delley.

Décembre 1980 (date à préciser suivant disponibilité du conférencier -
Organisation G. Robert-Tissot).

"Le mythe de l'Egalité"
M. Louis Pauwels.

Lundi 2 février 1981 (avec A + A)

"Humaniser la technocratie ?"
Prof. Alain Schärli.

Lundi 2 mars 1981 (avec ASSPA)

"Le cycle de vie d'un produit industriel"
M.P. Wiblé - Directeur SODECO - SAIA SA.

Lundi 6 avril 1981 (provisoirement - organisation M.A. Barblan)

"Les interfaces entre la tradition et l'innovation"
Président de l'UPIM.

Lundi 4 mai 1981 (orateur à désigner - Organisation Prof. G. Mentha)

"Micro et macro-économie"

Lundi 15 juin 1981 (Assemblée Générale)

"Les besoins de l'industrie en matière de formation et de perfectionnement professionnels".
M. Roger Beuchat - Dir. Office d'orientation et de formation professionnelle.

Le Président de la Classe de l'Industrie et du Commerce, notre collègue et ami Robert L. SAMUEL, a subi récemment une grave opération, heureusement couronnée de succès, mais qui le met hors combat pour quelque temps.



ATHENE E et ses lecteurs lui souhaitent un prompt et complet rétablissement.

PAL



(Suite de la page 16)

ACCESSION DE LA SUISSE À LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

Résultats de la votation populaire du 16 mai 1920 *

Cantons	Electeurs	Bulletins valables	Acceptants	Rejetants	Rejetants en % des suffrages valables	Participation au vote en % des électeurs inscrits
Zürich	137,307	113,285	46,387	66,898	59,1	82,5
Berne	172,023	122,176	65,655	56,521	46,3	71,0
Lucerne	43,489	29,926	15,550	14,376	48,0	68,8
Uri	5,827	4,425	1,008	3,417	77,2	75,9
Schwyz	14,789	11,042	2,546	8,496	76,9	74,7
Unterwald (Obw.)	4,475	3,069	1,802	1,267	41,3	68,6
Unterwald (Nid.)	3,437	2,407	1,389	1,018	42,3	70,0
Glaris	8,590	6,813	2,289	4,524	66,4	79,3
Zoug	8,085	5,966	2,842	3,124	52,4	73,8
Fribourg	35,167	26,243	20,125	6,118	23,3	74,6
Soleure	33,135	24,904	9,895	15,009	60,3	75,2
Bâle-Ville	31,846	22,747	10,693	12,154	53,0	71,4
Bâle-Campagne	19,296	14,704	5,548	9,156	62,3	76,2
Schaffhouse	12,688	10,921	4,362	6,559	60,1	86,1
Appenzell (Rh. Ext.)	13,783	10,955	5,573	5,382	49,1	79,5
Appenzell (Rh. Int.)	3,128	2,538	1,265	1,273	50,2	81,1
Saint-Gall	67,809	56,820	26,474	30,346	53,4	83,8
Grisons	28,983	23,140	12,343	10,797	46,7	79,8
Argovie	57,865	50,955	17,846	33,109	65,0	88,1
Thurgovie	32,904	27,689	16,225	11,464	41,4	84,2
Tessin	42,192	18,531	15,709	2,822	15,2	43,9
Vaud	83,472	68,587	63,924	4,663	6,8	82,2
Valais	33,296	25,226	19,172	6,054	24,0	75,8
Neuchâtel	34,798	27,158	23,034	4,124	15,2	78,0
Genève	39,943	30,362	25,214	5,148	17,0	76,0
La Suisse ...	968,327	740,589	416,870	323,719	43,7	76,5

La première observation que suggère l'étude de ce tableau est relative à la participation au vote. Plus des $\frac{3}{4}$ des électeurs inscrits exercèrent leur droit de citoyen le 16 mai 1920.

C'est là une proportion très forte et qui n'avait jamais été atteinte dans les plébiscites antérieurs au cours du XXème siècle.

* Extrait de : RAPPARD, William E. : *L'entrée de la Suisse dans la Société des Nations*, Copenhagen, 1923.

A méditer avant le prochain scrutin :

La taille n'est pas tout dans l'espèce : la baleine est en voie de disparition, la fourmi s'en tire fort bien.

B.V, in : Reader's Digest.



LA MADONE DE PEROUSE d'après Raphaël
Peinture sur porcelaine d'Abraham Constantin (1785-1855)
(exposée au Salon du Musée de l'Athénée).

Le peintre Abraham Constantin, frère de François, dont le talent s'imposait en Italie, envoya cette œuvre à la société Vacheron Constantin, en 1822.

François Constantin en fut très honoré. Il la plaça en évidence dans son bureau et en tirait une égoïste fierté. Il écrivait alors :

'Il importe qu'on ne puisse pas dire avoir vu ce tableau hors de notre maison, il fait fureur parmi les artistes, cet élan se communiquera sans doute aux étrangers qui viendront visiter notre ville, nous ferons de notre mieux pour en tirer parti.'



La plus ancienne manufacture horlogère du monde.
En l'île depuis 1755.

VACHERON
CONSTANTIN

La plus noble parure du temps.